

CLAUDIE GALLAY

L'amour est une île

roman

ACTES SUD

à Guy

*Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors
ils l'ont fait.*

MARK TWAIN

Il fait encore nuit et le fleuve est tranquille quand Odon Schnadel sort de sa péniche. Il tient un bol à la main. C'est son premier café, noir, brûlant. Il a mal au crâne. Il glisse deux aspirines dans le bol.

La chaleur est étouffante.

Des branches flottent, cassées plus au nord et charriées, apportées là, elles se confondent avec les eaux brunes.

Les arbres souffrent, même ceux qui ont les racines dans l'eau.

Sur le pont, ça sent le vernis. Il y a des pinceaux rouges dans une boîte, un pot, des chiffons. L'odeur du vernis ajoute au mal de crâne.

Odon boit son café en regardant couler le fleuve. Quelque part sur l'île, un chien hurle.

Une lucarne grillagée est plantée dans la porte. Faible halo jaune. Quand Mathilde est partie, il s'est juré ça, la laisser briller jusqu'à ce qu'elle revienne.

Cinq ans. Les ampoules ont grillé. Il les a remplacées.

Aujourd'hui, elle est là, quelque part en ville, pour le temps du festival. Depuis des semaines, la rumeur se répand, la Jogar revient entre ses murs, elle joue *Sur la route de Madison* au théâtre du Minotaure.

On parle d'elle dans les journaux.

On parle d'elle partout, dans son quartier, dans la rue. On dit qu'elle dort à la Mirande, l'un des plus beaux hôtels de la ville. On dit aussi qu'elle a renié son nom en devenant la Jogar.

Odon finit son café, le bol entre les mains, les coudes au bastingage.

Le jour se lève.

Big Mac le crapaud se terre dans le talus.

Un train passe.

Odon tire une cigarette du paquet, arrache le filtre avec les dents. C'est sa dernière, il froisse le paquet, le jette dans le fleuve.

Il pisse dans l'eau.

Un poisson nage à la surface. Un silure est en train de crever dans les branches, entre la péniche et la rive. Tout a soif cet été, la terre, le ciel, même le fleuve réclame sa part.

Il pose son bol, remonte le silure, le rejette vers les courants.

Jeff arrive juste après huit heures, il cale le Solex contre le saule, enjambe la barrière.

Des touffes d'orties et d'herbes vertes ont pris racine au pied de la passerelle. Un pot avec un vieux géranium, les tiges noueuses, sèches.

Jeff monte sur la péniche.

Il enlève sa casquette. Ses cheveux sont trempés par la sueur.

Il jette le journal sur la table, entre le cendrier et le bol. Il le jette toujours de la même façon, la main désinvolte. La casquette suit.

Avant, il était cantinier à la prison. Quand la prison a fermé, il a gardé les clés, un trousseau entier. Depuis deux ans, il squatte une cellule avec la vue sur l'arrière du palais des Papes. Il touche une aide de l'Etat. Il fait aussi des petits boulots comme s'occuper de la péniche et du théâtre d'Odon.

Il sort un trèfle de sa poche.

— Je l'ai trouvé sur la rive. C'est un bon présage, il dit, en montrant les quatre feuilles.

Odon s'en fout, il vient d'ouvrir le journal.

— Bon présage, tu parles...

Sur la première page, en grand titre : Avignon, état de choc !

Après une semaine de grève, la direction du festival vient de décider l'annulation de tous les spectacles in. La nouvelle tombe dans les journaux.

Ça fait des années que le malaise grandit, il fallait bien que ça éclate.

Odon est inquiet. La veille encore, par solidarité, sa compagnie n'a pas voulu jouer.

Il passe ses mains sur son visage. Sa peau est sèche. Ou c'est l'intérieur de ses mains.

Il regarde le fleuve. Le soleil éclaire la surface de reflets rouges. Jeff range le trèfle.

Il choisit une pomme dans la corbeille. Il se cale contre le bastingage, racle la peau avec les dents, après il attaque la chair. Il mange aussi le trognon. Il fait comme ça depuis toujours. Il avale aussi les pépins. Il paraît qu'il y a de l'arsenic dedans. Il n'y a que la queue qu'il ne mange pas.

— On dit que ce sera un sale été, il dit. Un été pourri.

Il énumère les travaux qu'il doit faire avant l'automne, laver le pont, vidanger le groupe électrogène, réparer la table pliante. Il doit aussi évacuer les branches mortes et jeter tous les pots de peinture vides qui traînent un peu partout.

Jeff est payé pour nettoyer, vernir, empêcher que tout ne devienne un taudis.

Il n'empêche pas.

Le pont est encombré par plusieurs grands fauteuils, un divan, un siège pivotant de coiffeur, une table basse au milieu. Un auvent de canisses protège tout ça du soleil.

Un piano. Jeff glisse sa main sur les touches, ramène un mélange de poussière et de pollen. Ses doigts laissent leur empreinte, une sueur qui s'efface.

Odon tourne les pages du journal. Rubrique Spectacles. La Jogar est en photo. Dans un salon d'hôtel, en robe du soir. La chevelure épaisse, les yeux sombres. Sur ses lèvres, ce sourire qui fait dire d'elle qu'elle est arrogante.

— Elle est revenue... dit Jeff en se penchant sur son épaule.

— Ça ne te regarde pas.

Il se redresse.

— J'aime pas qu'elle soit là.

— C'est pas ton problème.

Jeff recule.

— Je m'éloigne du journal alors.

— C'est ça, éloigne-toi.

Odon referme le journal.

— Faudrait que t'arraches les orties, on va bientôt plus pouvoir sortir.

— Je vais le faire.

— Deux semaines que tu le dis, Jeff... Tu as commencé à vernir le pont aussi et t'as pas fini.

— J'arrose les fleurs déjà...

— Oui, les fleurs tu les arroses mais les orties ça s'arrache, et Monsieur Big Mac n'aime pas leur odeur.

— Parfois, on n'aime pas et puis on s'attache, dit Jeff.

Odon plaque la main sur la table, les doigts écartés.

Jeff se tait.

Avec la chaleur, les feuilles se dessèchent, elles jaunissent, crèvent. Sous l'un des hublots, le lierre se transforme en lianes.

Il remplit l'arrosoir.

Des plantes sont alignées sur une planche au-dessus du piano. Des fleurs qui poussent dans des pots en verre, on voit les racines par transparence. C'est Jeff qui les plante. Quand il n'a plus de pots, il utilise des boîtes de conserve, avec une pointe il perce des trous. Il récupère de la terre à limon dans un endroit secret de l'île.

Tout ce que Jeff plante prend racine.

Il dit, Si je plantais la mort, elle pousserait aussi.

Odon pense à Mathilde. La nuit, il s'empêchait de dormir pour la regarder. Sa bouche lourde, son corps nu sous le drap, il en parcourait tous les contours, il la couvait, la recouvrait, il aimait tout d'elle, son ventre doux, l'odeur de sa peau, son rire, ses désirs, sa voix. Quand elle est partie, elle a dit, Tu penseras à moi de temps en temps ? Il n'a pas pu répondre. Il a posé un long baiser dans ses cheveux.

Jeff arrose les plantes au-dessus du piano. Il parle du festival de l'an passé.

— D'où il était le gars qui nous aidait pour les décors, il avait un drôle d'accent ?

— Du Michigan...

Jeff le sait mais il aime entendre prononcer ce nom, Michigan.

— Oui, c'est ça, il jouait du banjo...

Il parle encore, tout seul, en arrosant la terre.